

Rocaille d'octobre

Joseph Bonenfant

Numéro 16, mars 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonenfant, J. (1987). Rocaille d'octobre. *Urgences*, (16), 24–25.
<https://doi.org/10.7202/025375ar>

Joseph Bonenfant ROCAILLE D'OCTOBRE

Ruine lavée par la pluie
décombres d'ombres
tombe des fleurs

Mortes les couleurs des
feuilles amassées. Encore plus
les pierres fleurissent

tel un amas d'in-folios
où parlent de toujours
les êtres absents

Peu ou prou des pierres
remplissent ma bouche
et mes collègues décharnés

reposent telles ces fleurs
Ce fatras, qu'est-ce, paradis
Angkor Vat

ou ville profonde dans
la nuit calmée? La rocaille
n'est chose vivante ni morte

ni humaine. Je la contourne
dans la pluie obscure. Ici
pierres, fleurs et runes

D'abord dire qu'après quinze jours et six versions, je ne suis pas mécontent d'avoir enveloppé le poème entre **ruine** et **runes**, magiquement homophones, mais aux référents opposés, comme **fin** l'est à **origine**. Les runes de la fin du poème évoquent des alphabets primitifs; les livres qui parlent, du milieu du poème, sont, comme des os, des restes, ou des reliquats, de collègues, tant poètes que professeurs, qui ont tant écrit, ou tant parlé. Tout débouche sur la ruine, c'est ce que le poème met dans sa première ligne, mais «sous la pluie», autre expression donnée et en ouverture et en fermeture. Le poème est lui-même «une pierre qui fleurit» entre **rain-ruin** et **rain-rune**, le tout destiné à disparaître bientôt, temporairement, sous l'oubli de la neige.

J'ai tenu, comme Jones, à ne ponctuer aucune fin de vers, la diction devant suffire à composer le rythme. Mais le plus difficile, chez Jones, était les échos entre **stones** et **bones**, **tomes** et **tomb**, **shadows** et **those**, **flower** et **growth**, échos inexportables d'une source à une cible, et ce ne sont pas les seuls. J'ai essayé de compenser par **peu ou prou des pierres, décombres d'ombres, fatras-paradis, encore plus-fleurissent, contourne, runes**. Cela dit pour insister sur le fait que la traduction de la poésie, même si elle est impossible (et courante), n'est pas toujours une trahison, ni une maîtrise, consommée.

Mais l'essentiel est ailleurs. Je voulais que ma traduction aboutisse à un texte poétique où ne se sentirait aucune contrainte pré-textuelle; même plus, à un texte que D.G. Jones traduirait sous le titre de **Rock Garden: October**, avec des beautés, et une sobriété, tout à fait identiques à ce poème de départ qui a mis le feu à mon texte, ou les **ru(i)nes**, dans sa clôture.

La poésie de Jones, de tout temps, marie l'objet à la pensée, dans un heurt de figures que seules font accepter des beautés langagières et rythmiques. On peut voir, on peut rêver, on peut connaître, outre le monde, les êtres qui le peuplent, le dépeuplent ou le surpeuplent. Chez Proust, qui le disait, l'amour est ce qui réconcilie le temps et l'espace. Chez Jones, c'est la poésie qui le fait. Ah l'amour! Ah la poésie! Ah l'attra(du)ction!